

LA REPRÉSENTATION DE SAUMUR

dans "Milady" de Paul Morand

Publiée en 1936 dans un ouvrage intitulé *Les Extravagants* - qui contenait également "Monsieur Zéro", une autre longue nouvelle, - "Milady" est la contribution personnelle de Paul Morand à la collection "La Renaissance de la nouvelle", qu'il dirigeait à la NRF depuis 1934. On se souvient de l'argument de "Milady" qui reste l'une des œuvres les plus connues de cet auteur et qui a d'ailleurs été adaptée pour la télévision en 1976 par François Leterrier, avec Jacques Dufilho dans le rôle principal. Le commandant Gardefort, un écuyer du Cadre noir, en retraite, qui a choisi de vivre à Saumur depuis très longtemps, est obligé de vendre, à cause des problèmes financiers que son divorce a entraînés, sa jument nommée Milady, envers laquelle il éprouve un sentiment quasi amoureux. Ne pouvant supporter cette séparation, le commandant Gardefort, au bord de la folie, se rend chez le banquier qui a racheté Milady. Après avoir effectué devant lui un exploit équestre, qui consiste à *marcher droit* sur un aqueduc, il se jette dans le vide, du haut du parapet, avec sa jument.

Lorsque paraît *Les Extravagants*, Morand - qui est alors une des plus brillantes figures du paysage littéraire français - est célèbre tant par sa vie cosmopolite que par des fictions dont les décors et les personnages exploitent les séductions de l'exotisme. Mais à ce sujet, "Milady" se démarque des précédentes nouvelles de Morand, car le légendaire voyageur campe un personnage, le commandant Gardefort, et un cadre, celui de la ville de Saumur, qui appartiennent à un univers culturel très français. Si "Milady" semble alors constituer une rupture dans l'œuvre de Morand, la continuité de ce texte avec les nouvelles précédentes s'impose néanmoins d'emblée sur un point : l'auteur a toujours accordé de l'importance aux lieux où ses fictions se déroulent. Loin de démentir cet intérêt dans "Milady", il consacre une large part du texte à l'évocation de la ville de Saumur et de ses proches environs, auxquels se borne l'espace diégétique, à l'exception toutefois de la fin.

Du pittoresque au symbolique

Morand, passionné par l'équitation¹ qu'il a tenue à pratiquer jusqu'à un âge avancé, semble bien connaître l'univers saumurois, dans lequel il a probablement séjourné. C'est d'abord un regard "touristique" que Paul Morand pose sur Saumur et sa région. Certains développements dépeignent en effet avec réalisme la ville ou prodiguent des informations didactiques sur son architecture et son histoire :

À l'arrière-plan, parmi des bois sombres et frais comme des grottes, montaient des maisons fortes à pignons, des châteaux moins célèbres mais plus gais que ceux de Touraine. Des gentilhomnières Renaissance ou Louis XVI - les deux grandes époques de l'Anjou et de l'équitation - élevaient roidement leurs toits houleux (...). (213 - 214)²

Ailleurs, l'évocation se fait plus lyrique pour exalter la beauté du paysage saumurois et la perfection de l'art hippique, grâce à une prose où Paul Morand se souvient qu'il est aussi poète :

Plus loin encore, Saumur conquis sur les eaux et bercé comme un enfant endormi entre les deux bras de la Loire ; Saumur royal, tué par l'édit de Nantes mais ranimé soudain par l'arrivée des beaux cavaliers de Monsieur ; Saumur chouan ; Saumur d'avant les chemins de fer, quand les gens prenaient le bateau à vapeur pour aller de Tours à Nantes et que les barques chargées de foin abaissaient leurs mâts pour passer sous les ponts. (213)

Par cette omniprésence de Saumur et la parfaite restitution des ambiances qui sont propres à cette ville, "Milady" ne manque pas de rappeler que Paul Morand, grand "traverseur de villes et de paysages"³, était déjà passé maître dans la littérature de voyage comme dans les portraits des villes et des continents, qu'il traversa au cours de ses multiples déplacements. Au moment de la publication de "Milady", il a déjà écrit en particulier deux renommés portraits de ville : *Londres* (1933) et surtout *New York* (1930) où transparait sa fascination pour la modernité. De fait, cette passion pour les lieux, Morand la manifeste aussi dans toutes ses fictions. Pour certaines d'entre elles comme *Flèche d'Orient* (1932) qui raconte le trajet d'un émigré russe en Europe centrale et *Bug O'Shea* (1936) où un Américain d'origine irlandaise redécouvre sa terre natale, la narration donne même par moments l'impression d'être devenue le simple prétexte à l'évocation d'un lieu pittoresque et de son histoire. Cependant, la peinture

¹ Morand est même l'auteur d'une anthologie de la littérature équestre, célèbre auprès des cavaliers. Paul Morand, *Anthologie de la littérature équestre*, présentation de Marie-France de Falandre. Paris, Olivier Perrin, 1996.

² Nous indiquons après les citations, entre parenthèses, le numéro d'une page qui renvoie à l'édition de référence utilisée pour cette communication : *Nouvelles complètes*, édition présentée, établie et annotée par Michel Collomb, Paris, Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1992 ; tome II.

³ Nous empruntons cette expression à Ginette Guitard-Auviste. Paul Morand, Paris, éditions Balland, 1994, p. 115.

de Saumur dans "Milady", joue un rôle essentiel dans la fiction sans toutefois la submerger.

Une attention plus approfondie à la représentation de la ville montre que, loin de s'attacher à certains éléments saumurois pour leur seul intérêt pittoresque, Paul Morand stylise sa peinture et l'inscrit dans une dimension symbolique. Sans nul doute, la ville de Saumur et ses environs incarnent d'abord le passé, à tel point que leur parcours géographique se confond avec un voyage à rebours dans le temps. Saumur est ainsi lié aux origines du monde, car la Loire, qui est omniprésente à Saumur et que Morand tend à confondre avec la ville, abrite encore dans ses nombreuses îles une vie sauvage et luxuriante, toujours intacte en dépit de la civilisation industrielle. De plus, la Loire a échappé à la domestication que la modernité impose à tous les autres grands fleuves d'Europe :

la Loire divaguait parmi des paradis d'oiseaux (...) elle s'écoulait lente et noble, parce que, seule de nos fleuves, elle était à grande échelle et à la taille des nouveaux mondes, parce qu'elle restait oisive et ne servait à rien, en notre âge où tout doit servir à quelque chose. Un miroir à châteaux. (214)

En harmonie avec ce fleuve indompté qui multiplie par ses effets de miroir la présence des châteaux dressés sur ses rives, la ville de Saumur est aussi associée à l'origine de la France et en particulier à son passé aristocratique. De nombreux vestiges architecturaux du Moyen Âge, de l'Ancien Régime et de l'Empire résument l'histoire de France et ses gloires militaires. Saumur est ainsi le cœur et la source d'une culture, la ville où survit l'âme d'une France traditionnelle qui s'enracine dans ce terroir provincial, sculpté par la royauté et exalté tant par des poètes comme du Bellay, que par les artistes qui enluminèrent les *Très riches heures du duc de Berry*, ainsi que le rappelle Morand.

Saumur, où le temps s'est suspendu, apparaît alors comme une sorte de ville de conte de fée, qui n'a en elle-même rien de funèbre. Loin d'évoquer la mort, elle reste pour Paul Morand une des deux villes de la jeunesse en France - la seconde étant Grenoble - du fait que de nombreux jeunes gens, venus faire leur apprentissage dans les prestigieuses écoles de la ville, se succèdent de génération en génération. À Saumur, le présent est fécondé par le passé qui, étant lui-même sans cesse régénéré par le biais de la tradition, reste vivace.

En réalité, cette ville est pour Paul Morand l'incarnation de l'équilibre entre les contraires. Elle réconcilie non seulement le passé et le présent, mais aussi la douceur de vivre et la discipline, la nature sauvage et une civilisation raffinée. L'harmonie de son architecture est l'expression même de ce génie classique qui semble toujours habiter Saumur. La ville et sa région dans leur capacité à unir les contraires ne manquent pas de faire figure de paradis terrestre où l'Orient rencontre l'Occident, comme le Sud se marie au Nord, dans une paix et une beauté inénarrables :

Des couleurs tropicales coloraient ces flaques immobiles qui s'attardent sur les hauts fonds et que les gens du pays nomment des luisettes. (...) Les palmiers de pleine terre et les magnolias, les lauriers, les figuiers poussaient au bord de l'eau, sur les terrasses, adoucissant encore ce paysage d'Anjou jusqu'à lui donner un aspect rhodanien. Trêve, avec son donjon clair rayé de cyprès, ressemblait étonnamment à Tarascon ; le tuffeau perdant sa couleur livide se teintait de rose clair comme le pentélique ; les prés devenaient des jardins en approchant de l'eau et les murs abritaient de vrais fruits d'exposition horticole, des poires énormes, des pommes à couteau, des figues naissantes ; dans un fouillis de forêt vierge émergeaient des choux-fleurs géants et des artichauts ronds. (213)

Enfin, pour ce cavalier passionné que fut Morand, Saumur est par-dessus tout le temple du cheval et plus encore celui de la tradition équestre française que perpétue le Cadre noir dans une ambiance militaire de discipline et de rigueur. Avec "Milady", la peinture de Saumur multiplie les marques qui manifestent la dévotion de cette ville au culte du cheval et de la haute école. Toute la magie et la vie de la ville sont en effet liées à cet art, qui, refusant la facilité et le spectaculaire, se pratique essentiellement en manège afin de mieux rechercher la perfection des attitudes.

Il est d'ailleurs essentiel de constater que l'univers équestre loin de s'opposer aux précédentes valeurs symboliques que Morand attribue à la ville, les condense au contraire toutes entières. L'art hippique est le produit même de l'Ancien Régime et de la civilisation préindustrielle du cheval, et en tant que tel, il reflète le passé, ses valeurs et son art de vivre. Par ailleurs, la ville de Saumur et l'art qu'elle protège, sont pour Morand également profondément liés au terroir et au génie de la France comme le narrateur le souligne lorsqu'il décrit la traditionnelle reprise de nuit du grand manège des écuyers :

La sévérité de notre race, l'austérité profonde de notre plus riante province, ce goût de l'abstrait qu'on retrouve jusque dans nos jeux, sautèrent aux yeux tout d'un coup lorsque le quadrille fit son entrée au manège des écuyers. (228)

L'Anjou, Saumur et le Cadre noir incarnent ainsi pour Morand la quintessence de l'esprit français, de telle sorte que le génie de la France se trouve défini par des valeurs de rigueur, de sobriété, de discipline. Enfin, cet art, que Morand compare ici à l'architecture saumuroise, relève d'une même recherche austère de l'harmonie telle que pouvaient la concevoir l'époque classique. L'équitation, célébrant l'union de l'homme et de l'animal, réconcilie la nature sauvage et la civilisation la plus raffinée, la raison et la passion. Au-delà même, l'art hippique et son berceau, Saumur, ramènent les hommes aux temps de l'origine mythique où la distinction entre l'humain et l'animal cesse d'exister.

Ainsi dépeinte, la ville de Saumur, devient l'antithèse du reste de la France qui, dans "Milady", est gagné par une modernité où ce pays trahit son âme. La représentation de l'espace est, comme toujours dans les nouvelles de Morand, très bipolarisé, de sorte qu'ici, face à l'univers saumurois, existe un monde voué à la vitesse, au profit, au spectaculaire et à la facilité, qui constitue la ville en poche d'étrangeté. Hétérogène au reste de la France et

du monde, Saumur possède même son propre langage, le jargon équestre, survivance de l'ancienne langue française. Par rapport à la France moderne, Saumur est ainsi comme chacune des îles de la Loire, un monde clos et autarcique, gardé par les châteaux qui montent la garde le long du fleuve.

Saumur et le personnage de Gardefort.

Si la dimension de Saumur dans "Milady" dépasse largement celle d'un simple cadre pittoresque, c'est qu'en plus de sa valeur symbolique, la ville joue un rôle essentiel dans l'histoire et la psychologie du personnage central, le commandant Gardefort. La caractérisation de cette dernière figure, qui est soumise à un mouvement de stylisation identique à celui concernant Saumur, montre que le personnage et son décor sont en partie superposables. Dès le premier portrait que Morand trace de lui, le commandant apparaît comme un homme marqué par la vie militaire mais surtout comme un fanatique d'équitation, qui, de surcroît, aime d'un sentiment quasi amoureux sa jument, Milady, qu'il a parfaitement dressée en haute école. Si ce personnage paraît tellement en harmonie avec Saumur, c'est qu'il est aussi l'homme du passé : la valeur sémantique de son nom, *Gardefort*, le rattache au domaine militaire (il est littéralement le gardien du fort), mais aussi au passé, ainsi qu'à une notion de conservatisme rigide (il garde fortement). Le commandant Gardefort est d'une certaine façon le farouche gardien de Saumur, cette ville où se dresse un château célèbre et qui en compte tant dans ses environs, ainsi que de ses traditions équestres, héritages d'un glorieux passé. Ainsi Gardefort aime en Saumur cet espace préservé de la modernité et autarcique qui lui permet de vivre totalement sa passion équestre. Par sa clôture et la perpétuation de son lien avec le passé, elle fait figure de giron maternel et protecteur, comparable à une de ces sauvages îles de la Loire en lesquelles Gardefort et le narrateur voient des lieux paradisiaques.

La proximité entre la caractérisation de Saumur et celle de Gardefort est si forte par moments que la ville devient une sorte de paysage intérieur du commandant, par le truchement duquel Morand suggère l'univers mental de son personnage. Car cette ville et sa région, non contentes de résumer la biographie du commandant qui y a vécu presque toute son existence, contiennent tout son univers :

Hors de ce quadrilatère sacré, il n'y avait que des cow-boys, des jockeys, des épateurs de concours hippique et des cavaliers du dimanche ; au-dessous d'eux, on ne trouvait plus que le commun des mortels, en un mot l'humanité démontée, les piétons, c'est à dire exactement rien. Au centre de cette région idéale où survit la grande tradition, n'existait pour le commandant Gardefort que l'École, c'est à dire le manège des Écuyers ; et sa propre cour. (200)

Mais la représentation de Saumur en tant que projection de la subjectivité du commandant n'est pas sans en révéler des aspects inquiétants. L'omniprésence du décor saumurois dans la nouvelle reflète en

elle-même les intérêts exclusifs du commandant Gardefort. Elle suggère d'abord la solitude amère dans laquelle celui-ci, devenu un parfait misanthrope, s'est replié :

il avait vu passer tant de promotions qu'il ne prêtait désormais guère attention aux hommes et ne regardait plus que le décor. (210)

Le choix que Gardefort a fait, très jeune, de se fixer dans cette ville qui constitue un véritable monde parallèle au monde moderne, métaphorise la claustration aveugle du commandant dans sa passion et le rejet de tout ce qui n'est pas elle. Saumur est ainsi une représentation spatiale des rigidités psychiques du personnage et de ses obsessions. Comme toutes les grandes figures morandiennes, le commandant est un être épris d'individualisme, qui s'abandonne à sa propre pente et qui, se vouant à une seule passion, devient littéralement un "excentrique" qui se coupe des normes collectives, un marginal dont le narrateur fait volontiers sourire son lecteur. Ce n'est pas un hasard si "Milady" et la longue nouvelle qui l'accompagne, "Monsieur Zéro", sont publiées dans un recueil s'intitulant précisément *Les Extravagants*.

Au fil du texte la ville cesse cependant d'apparaître comme un giron maternel qui protège avec indulgence la folie douce de Gardefort. Les points de dissemblance entre Saumur et le commandant s'accroissent alors de façon nette. Dans cet univers mythique du Saumurois, le temps s'est remis à couler et la clôture de la ville connaît de plus en plus de défaillances, celles-ci entraînant à chaque reprise un nouveau drame dans la vie du commandant. Le cercle magique de la ville se brise, à rebours d'une histoire de conte de fée et Saumur, ville du respect des traditions, s'ouvre imperceptiblement au monde moderne, ainsi que le constate, désabusé, Gardefort qui a vieilli et qui se souvient avec nostalgie de l'esprit du Saumur d'avant-guerre, désormais disparu :

Toute la ville avait l'esprit cavalier, le culte de l'honneur, l'amour du risque, le mépris de l'argent ; les marchands de vin de Saumur ne tenaient pas encore le haut du pavé et ne fabriquaient pas de grands crus de faux champagne ; la cavalerie n'était pas motorisée (...) Il n'y a que les couchers de soleil qui n'ont pas changé, pensait le commandant en rentrant de promenade. (212 - 213)

La ville tolère, au grand scandale de Gardefort, l'intrusion des touristes sur les bords de Loire, qui osent se baigner dans le fleuve royal. De même, lors des traditionnelles fêtes du cheval, elle laisse entrer des parisiens néophytes qui ne comprennent plus la grandeur de l'équitation et qui choquent Gardefort tant par leurs questions stupides que par leur langage impropre. C'est d'ailleurs à l'occasion d'une de ces célébrations qu'un banquier belge, symbole de l'invasion de Saumur par des êtres qui lui sont étrangers et de la toute puissance de l'argent dans le monde moderne, rencontre Milady puis décide de l'acheter au commandant qui, ruiné, ne peut même plus la nourrir.

Le tournant artistique et moral de Paul Morand

La peinture admirative de Saumur que Morand délivre dans "Milady" est en réalité tout à fait symptomatique d'un tournant dans l'œuvre, la vie et les préoccupations de l'auteur. Ainsi que je le disais en introduction, "Milady" se présente comme un texte atypique en regard de la production précédente de Morand. Avec ses premiers recueils de nouvelles, celui-ci avait privilégié une veine exotique autour de laquelle s'était élaborée sa légende de globe-trotter mondain, impassible et libertin. On pense évidemment à *Ouvert et Fermé la nuit* (respectivement publiés en 1922 et 1923), deux recueils dans lesquels un narrateur qui se ressemble fort d'une nouvelle à l'autre raconte ses aventures et ses rencontres de voyage. Après cette boulimie de cosmopolitisme et de déplacement, qui permet à l'auteur d'observer, avec un dégageant proche du cynisme, la mort du monde d'avant le conflit de 14 - 18, la publication de "Milady" et l'exaltation de l'univers saumurois autorisent à mesurer l'évolution de Morand en 1936.

La célébration de Saumur et des valeurs qu'elle incarne en particulier celle du génie français, traduit la déception que l'auteur a retirée du cosmopolitisme et des voyages autour du monde. Sa lassitude commence déjà à être sensible dans le titre d'un de ses carnets de route, publié en 1926, qui laisse transparaître son désenchantement devant la planète : *Rien que la terre*. Morand s'éloigne progressivement du cosmopolitisme de ses débuts, ainsi que de sa fascination, qui a d'ailleurs toujours été très ambiguë, pour la modernité. L'exaltation de Saumur, temple de la discipline austère et d'un art sévère, prend ainsi place dans le rejet que Morand ressent vis-à-vis du monde moderne et de ses valeurs. Aux gratte-ciel new-yorkais autrefois chantés dans *New York*, il préfère désormais l'architecture plus humaine et plus harmonieuse d'un château du Moyen Âge, celui de Saumur :

satisfaisant l'esprit par ses proportions justes et le cœur par son grand élan ; ce n'était pas la montée sèche et arbitraire des gratte-ciel, mais une poussée vivante, la volonté de défense d'un être plein de sève qui, après s'être bien assis sur sa base pour mieux combattre, s'amincit le col et s'allonge au-dessus de l'horizon pour mieux voir venir.
(214)

Ce retour à l'origine se colore même d'une tonalité nationaliste. L'intérêt que Morand porte à la ville et à Gardafort suggère son admiration pour la France d'autrefois, ses valeurs aristocratiques et sa puissance qui, en 1936, n'est plus autant reconnue que par le passé sur la scène européenne et mondiale. La montée des périls dans l'Europe de cette époque et en particulier la menace d'une nouvelle guerre déclenchent ainsi un réflexe nostalgique et réactionnaire au sens propre du terme, engendrant de surcroît la méfiance à l'encontre du changement et de l'étranger : le banquier qui enlève Milady à Gardafort est de façon significative un belge doté d'un patronyme qui pourrait être d'origine juive, "Grumbach". Le tableau saumurois s'intègre de façon significative à une thématique du retour à la terre, à la vie frugale, à l'effort physique et moral que Morand développe en particulier dans les chroniques qu'à partir de 1936 il livre à la presse et dans

lesquelles il souhaite amorcer la rénovation morale du pays, en l'incitant à retrouver ce qu'il appelle sa "maigreur"⁴. Certaines de ces chroniques seront d'ailleurs rassemblées en recueil et l'un d'entre eux, publié en 1941, s'intitulera précisément : *Chroniques de l'homme maigre*. L'austérité de Saumur et du Cadre noir propose ainsi par métaphore un programme susceptible d'entraîner la renaissance du pays, laquelle sera un des principaux thèmes de la Révolution nationale vichyssoise.

On ne peut s'empêcher de sentir aussi ce que cette peinture de Saumur recèle de pessimisme. Morand a apparemment conscience des dangers d'un repli total, assimilable à une pulsion de mort, puisque c'est précisément cette attitude qui entraîne le commandant Gardefort à sa perte. De façon patente, l'auteur conjure à travers ce personnage qui lui ressemble tant, son propre dégoût des valeurs du monde moderne et il se persuade d'accepter un univers pour lequel il comprend pourtant de mieux en mieux qu'il n'est pas fait. Par ailleurs, l'auteur d'*Ouvert la nuit* sait que ce retour absolu à ses racines est vain, dans la mesure où celles-ci semblent vouées à disparaître sous la pression du progrès moderne et de l'uniformisation de la planète, ce dernier phénomène étant, selon lui, une des caractéristiques de notre siècle. La progressive invasion de Saumur par la modernité peut être interprétée tant comme la promesse d'une évolution inévitable, que comme le prélude d'une apocalypse.

Morand, digne héritier sur ce point de Gobineau, est en effet de plus en plus hanté par l'idée du déclin de l'Europe et de la race blanche. Il y a bien de fait, quelque chose de dionysiaque, au sens où l'entendait le Nietzsche de *Naissance de la tragédie*, dans la vision morandienne de Saumur : l'identité apollinienne de la ville, toute entière dans cet art équestre si proche de l'architecture, risque de se dissoudre sous la pression des Barbares modernes. Deux éléments liquides précisent cette menace dans "Milady". La renommée du Cadre noir est supplantée par la croissante célébrité du vignoble saumurois, nouvel indice selon Gardefort de la décadence de Saumur. De plus, la Loire indomptée est susceptible de crues catastrophiques, ainsi que Morand le rappelle à plusieurs reprises dans la nouvelle. Sur ce point, "Milady" annonce déjà la rêverie autobiographique, *Venises*, que Morand écrira peu de temps avant sa mort. Ce texte-testament, à travers lequel l'auteur fait à sa manière le bilan de son existence, est aussi le portrait d'une ville, où la splendeur occidentale s'engloutit dans la mer, se dissolvant pour mieux renaître, peut-être :

Venise se noie ; c'est peut-être ce qui pouvait lui arriver de plus beau ?⁵

Les couchers de soleil saumurois sur la Loire, qui font l'admiration de Gardefort, sont ainsi peut-être déjà un prélude à la mort de la France et de l'Europe.

⁴ De façon significative, lorsque Gardefort retrouve Milady en Belgique, il constate que celle-ci est bouffie à force d'avoir été suralimentée par le maladroit banquier.

⁵ Paul Morand, *Venises*. Paris, Gallimard (Coll. L'imaginaire), 1989, p. 201.

On ne saurait conclure cette étude sans dire que la peinture de Saumur, métaphorise un tournant de la poétique morandienne. Car aux mutations de l'homme correspond la radicale transformation d'un écrivain qui n'a jamais aimé parler de son activité littéraire ni de ses œuvres. À partir de "Milady", le style de Morand change en effet de façon nette. Certes, ce tournant s'annonce déjà dans des œuvres comme *Magie noire* (1928) et surtout une nouvelle de *Rococo*, "La Mort du cygne" (1933) qui exalte la danse classique - d'ailleurs elle-même souvent comparée par le narrateur de cette nouvelle à l'art équestre - montre que le style de Morand se transforme. L'auteur renonce aux trouvailles baroques et aux images surprenantes qui l'ont consacré comme l'un des plus brillants représentants du style "art-déco". Au contraire, il se tourne vers le plus grand classicisme et adopte un style que les commentateurs qualifieront précisément de "maigre" tant s'y manifeste un souci de retenue et d'économie. On ne peut bien sûr manquer de constater que cette révolution stylistique éclate dans un texte où Morand exalte l'austérité classique de l'architecture et de l'équitation saumuroises, qui apparaissent alors comme un idéal formel à égaler dans l'écriture, cette aspiration répondant bien sûr aux exigences morales dont nous avons précédemment parlé. À partir de "Milady" également, ce retrait français et nationaliste se manifeste dans les sujets de ses fictions qui ont tendance à se tourner vers des cadres et des personnages moins exotiques⁶ que par ses débuts. Morand s'intéresse davantage dans ses fictions à la nature humaine et à ses aberrations. Délaissant quelque peu les voyages qui résultent d'un déplacement dans l'espace, et se désintéressant de ce qu'il peut y avoir d'accidentel ou d'historique dans l'être humain, il préfère plutôt se livrer au "voyage immobile"⁷, autrement dit à l'exploration de l'Homme intemporel et classique.

En fin de compte, parmi tant d'autres villes qu'a évoquées Morand au fil de son œuvre, Saumur est une de celles qui marquera nécessairement son lecteur. Elle ne fait pas partie de la triade, Paris, Londres, Venise, à l'aide de laquelle Morand aimait à résumer sa propre vie. Mais la célébration de Saumur dans "Milady" a son importance car elle révèle la véritable dimension de cet écrivain, qui est celle d'un moraliste moderne, désormais davantage fasciné par le classicisme que par les modes. Renouant avec une tradition littéraire classique, Morand caresse certes des ambitions académiques⁸. Mais surtout derrière l'histoire tragique du commandant Gardefort, et sa fascination pour Saumur, s'exprime son désir de renouveau littéraire et moral qui donnera un second souffle à son œuvre.

Catherine DOUZOU
Université Lille III

⁶ Morand ne renonce cependant ni aux voyages ni au plaisir de mettre en scène l'exotisme dans ses écrits.

⁷ Nous empruntons cette expression à Ginette Guitard-Auviste qui l'utilise dans son étude biographique : *Paul Morand, op. cit.*

⁸ Il se présente à l'Académie Française pour la première fois à cette époque.